

JOURNAL DES
PRISONNIERS
DE GUERRE DU
STALAG VA

CAMP. CAHS

DIRECTEUR
RESPONSABLE
R. BISHOP
INFIRMERIE

BI-MENSUEL

N° 3

15 MAI 1941



EDITORIAL



Dans quelques jours la France fêtera Jeanne d'Arc, si l'on peut parler de fête en un temps où le pays vit l'une des pages les plus douloureuses de son histoire.

Le nom de Jeanne d'Arc évoque une époque grandiose. Mais la glorieuse aventure de la paysanne mystique nous montre aussi sous leurs aspects les plus curieux les conceptions d'une époque, si éloignées des nôtres qu'elles nous semblent appartenir au domaine de l'irréel. Toute l'histoire de Jeanne d'Arc ne nous apparaît-elle pas parfois comme une belle légende, parce qu'elle est faite d'héroïsme et que cet héroïsme est plein de mystère. Elle éclaire aussi d'un jour singulier la mentalité de l'Eglise toute puissante, en un temps où la tolérance lui était inconnue. Jeanne d'Arc héroïne touchante par une simplicité d'esprit, une pureté d'intentions qui l'apparente aux figures les plus saintes devait n'échapper aux dangers de la guerre que

pour périr victime de l'ostétracisme ignorant d'une puissance qui dominera toujours les événements de tous les temps.

Il y a toujours une morale à tirer d'une belle histoire, un enseignement philosophique. Celle de Jeanne d'Arc montre, avec bien d'autres, que le destin réserve souvent un traitement inique à ceux qui ont le mieux servi. De même l'accomplissement d'un devoir n'amène parfois que déception et souffrance. N'essayons pas de comprendre. Le monde est ainsi fait. Cherchons plutôt à apercevoir le bon côté de toute chose. Le souvenir de Jeanne d'Arc évoque celui de la guerre de Cent Ans. Songeons un moment à nos confrères de ce temps-là, qui espérèrent durant un siècle que vint le terme de leur captivité... Et puisons dans cette réflexion la patience nécessaire pour attendre avec sérénité l'arrivée de jours meilleurs.

L° P 1057

LE MANIAQUE ÉGOÏSTE

PAR ARGUS

Mon, mon cher, j'ai l'habitude de m'endormir à 9 heures et le moindre bruit trouble mon sommeil; la lumière me gêne, me rend nerveux, j'ai l'habitude d'avoir la fenêtre légèrement entr'ouverte; il me faut au moins cinq couvertures, pensez donc l'air ici est froid. Et Philinte continue à m'exposer ses habitudes, ses usages, ses manies disons le.

- Mais, lui dis-je, ici vous est-il aisé de satisfaire vos anciennes façons d'agir ?

- Ah ! ne m'en parlez pas, me répond-il, j'ai bien du mal à convaincre mes voisins et à les amener à mes idées.

- Mais alors, mon cher Philinte, vous devez souffrir de ne pouvoir continuer à vous plier à vos habitudes ?

- Oh non, me répond-il, j'arrive à prouver à mon entourage que j'ai raison, que j'ai toujours raison d'ailleurs... et ils le reconnaissent, puisqu'ils agissent selon mes désirs. Et puis, mon cher, ajoutez-il, je ne peux souffrir que la porte reste ouverte un seul instant. Pensez donc, l'air vicié du couloir se répand à l'intérieur de la pièce, c'est infect.

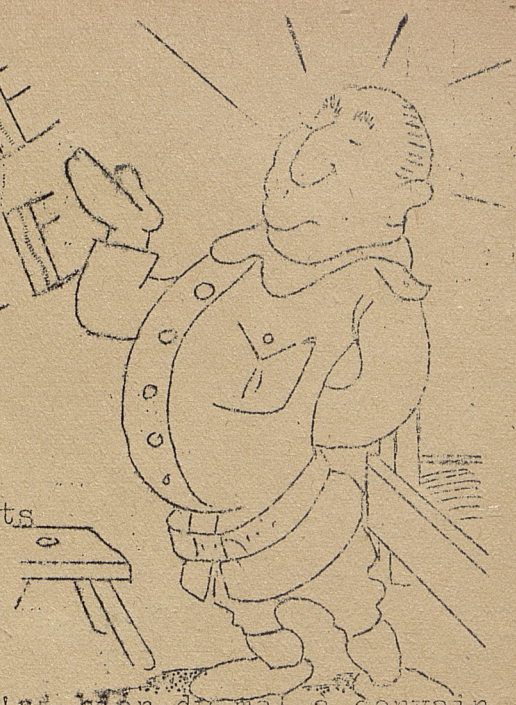
Et Philinte impose la fermeture rapide de la porte.

S'asseoir sur son lit ? Non, ce n'est pas encore dans ses habitudes il lui faut un tabouret, pour lui, pour lui seul, à vrai dire c'est SON tabouret, qu'il installe près de SA table, car il lui faut aussi une place fixée, immuable, nettement désignée.

- Oh oui, mon cher, me dit-il, j'ai MON hotel avenue Louis XIV à Paris, et là, sachez que j'ai MON bureau, MES salons, MA chambre et MON maître d'hôtel. Aussi, il n'y a rien à faire, je ne peux agir autrement ici avec MA valise et toutes MES affaires. Il me faut un lit en coin, dans le milieu, non, je ne peux m'y mettre. Et Philinte d'autorité s'installe dans un coin.

Habitudes... oui, c'est très bien, mais Philinte oublie que si trente autres de ses camarades imposaient ainsi leurs volontés, il serait difficile de vivre sans heurts et sans froissements.

Un bon conseil, mon cher Philinte, ne sois plus l'esclave de tes habitudes et tes voisins ne seront plus tes esclaves.

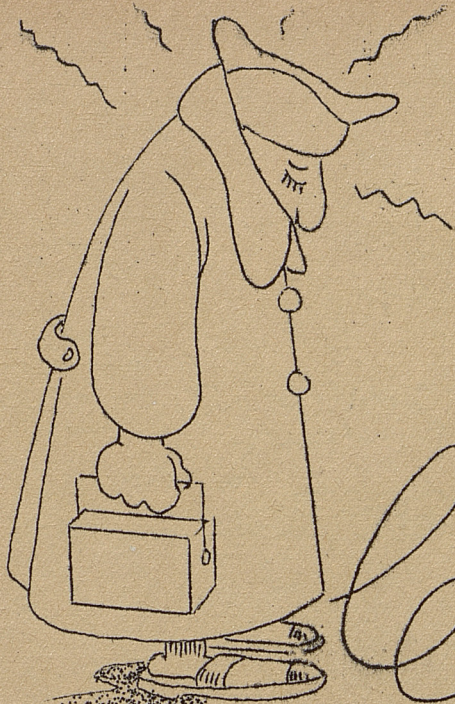


SOMMAIRE

Le Maniaque égoïste	p. 2
Les Extrémistes	p. 3
La Vie au Camp	pp. 4 & 5
L'homme qui comprenait le langage des bêtes	p. 6
L'Histoire que raconte...	p. 7
Nos Grands Coloniaux	

III - Faidherbe	p. 8
Bon Voyage, Mr. Korff...	
Roman - I	pp. 9 à 13
Les Distractions du Dimanche	pp. 14 & 15
Solutions du No. II	p. 16
Chronique Agricole	p. 17

ILLUSTRATIONS DE H. RIGAL



Dans la grisaille froide du petit matin, les coups de sifflet se succèdent, éveillant dans leur sillage une soudaine rumeur qui va s'amplifiant. Ma précipitation a été telle que j'ai failli mettre mon pantalon à l'envers. Je file à toute allure le long des barbelés, Je cours rejoindre la silhouette de ce héros anonyme et vigilant, que laube trouve immuablement planté à son poste, gamelle en main, devant le baraquement des cuisines où ne brille encore aucune lueur.

J'ai pris place à ses côtés. Il m'a gratifié au passage d'un regard mauvais : celui que l'on décoche aux concurrents. L'approche va être difficile. Tentons quand même.

- Il fait froid ce matin.

-

- Enfin le jus va nous réchauffer.

- Peuh !

Pas encourageant pour deux sous, l'interlocuteur ! Il contemple mes pieds avec une ironie complaisante. Dans ma hâte j'ai chaussé mon pied droit du sabot gauche d'un copain, 48 de pointure.

Vomis par les baraques, les amateurs arrivent au pas de course, achevant de se vêtir en chemin. Devant nous, les ombres s'entrecroisent, derrière la colonne s'allonge...s'allonge en piétinant.

- Poussez pas, crénom !

Cette fois mon voisin s'est fâché. Le contre-coup d'une secousse partie d'une extrémité du rang est venu mourrir dans son dos en bourrade atténuée. Il me prend à témoin.

- On dirait qu'ils ont peur de n'en pas avoir. Et la conversation s'engagea. On apportait des

baquets d'où montait une buée chaude et odorante. Les narines palpitantes, mon voisin est maintenant prédisposé aux confidences.

- Je n'aime pas attendre, me dit-il. J'ai toujours aimé être servi de suite. Avant la guerre, quand j'étais de sortie, pour ne pas attendre au restaurant, je prenais mes repas en bouloissant le chocolat ou les bonbons des distributeurs automatiques. Je préfère me lever à 4 h. 1/2 pour être servi le premier que de poireauter en queue de colonne. D'ailleurs si tout le monde arrivait le premier comme moi, on n'aurait pas à attendre.

C'était d'une logique un peu désarmante. Avant qu'il ne se fasse servir, je lui demande :

- Que faisais-tu dans le civil ?

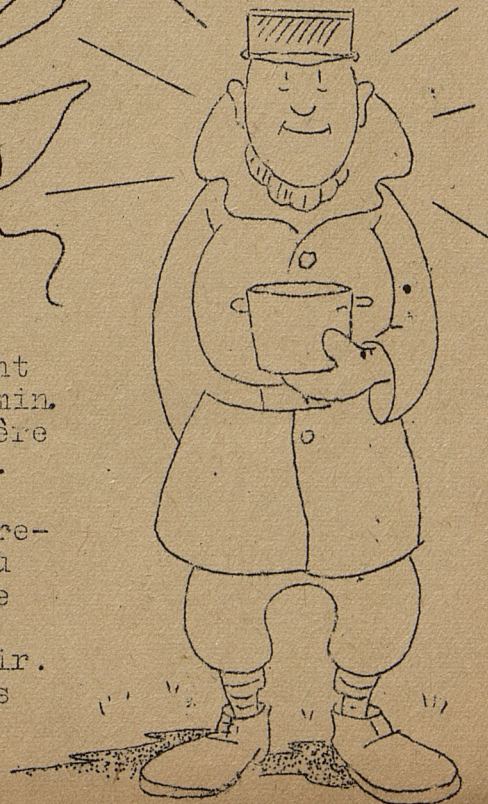
- Dans le civil j'étais militaire de carrière.

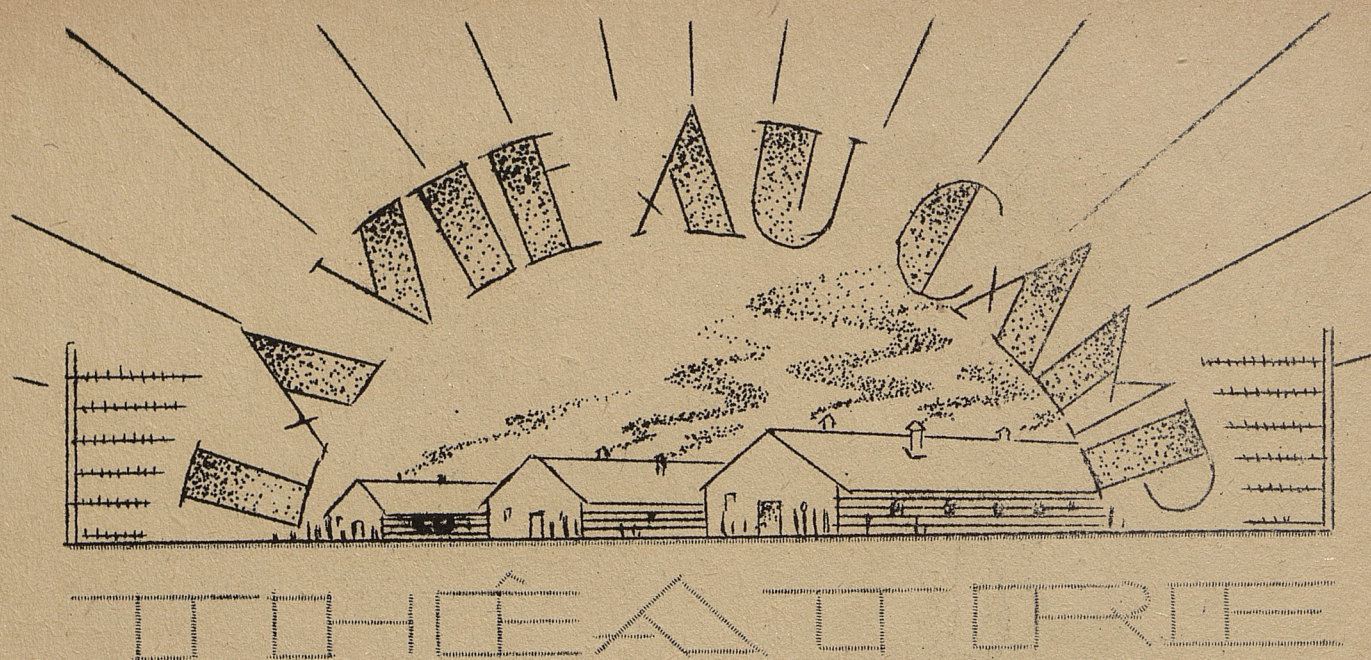
- Tu es gradé ?

- Non, premier jus.

Premier jus ! j'aurais dû m'en douter.

Abandonnant à sa stupéfaction le No 1 de la file j'ai couru là-bas au bout, tout à fait à la queue, attendre l'autre extrémiste le der des ders. Bien des fois, des rumeurs hostiles saluèrent au seuil de sa baraque l'apparition de quelqu'attardé. Mais ce n'était pas encore lui. A la pénultième seconde précédant la suite p.8...





Encore un joyeux programme à l'actif de la troupe, à l'occasion des Fêtes de Pâques. L'orchestre, toujours sous l'experte direction de R. Savard, débute avec un succès de Félix Paquet "In l'air, en l'air!" entonné par Josano et repris en chœur par le public. Et voici revenu, dans une forme excellente, le chanteur de charme R. Guy: un filet de voix, mais un filet d'or et de lumière. La salle séduite dès la première chanson, (Chante mon beau moulin) est tout à fait conquise par la seconde, (Je tire ma révérence) et fait une ovation à la troisième (Ma banlieue).

Encore une rentrée: le baryton M. Rousseau, premier prix du Conservatoire de Dijon, dont la voix chaude et bien timbrée nuance habilement "Tes yeux" de Bonincontro, et "Il me faudrait un grand amour".

Nouvelle recrue de la troupe, G. Fréchet, de l'École Normale de Musique de Paris, prend place au piano, et nous tient un quart d'heure durant sous l'emprise de son talent. Ses doigts semblent effleurer à peine les touches, et sa brillante technique triomphe aisément des difficultés dont sont hérissés la "Fantaisie Impromptue" de Chopin et le "Rêve d'Amour" de Listz.

Encore un morceau d'orchestre et, dans un nouveau et sensationnel décor d'A. Laurent, Y. Logari-

dès retrouve sans peine son triomphe habituel.

Le programme serait incomplet sans un peu d'orchestre musette. Bernard et Josano évoquent pour la joie de tous l'atmosphère lointaine des bals populaires.

Une voix ample, belle et généreuse, une diction nette une interprétation intelligente, voici Pierre Muré, basse de l'Opéra, qui met toute sa flamme dans l'air de Ralph de "La jolie fille de Perth" (Bizet) et dans "Les Sapins" (Dupont). En bis, il donne, avec simplicité et émotion, le célèbre "Anneau d'argent" de Chaminade. Au piano d'accompagnement se distingue A. Renault.

L'orchestre déchaîné joue "Gai dimanche" et le spectacle prend fin sur la "Scène de l'ivresse" extraite des "Vignes du Seigneur". Dans le rôle où triompha Victor Bouché, J. Hainault se montra une fois de plus comédien habile et intelligent il en fait une composition personnelle, très intéressante et d'une drôlerie qui lui vaut les suffrages

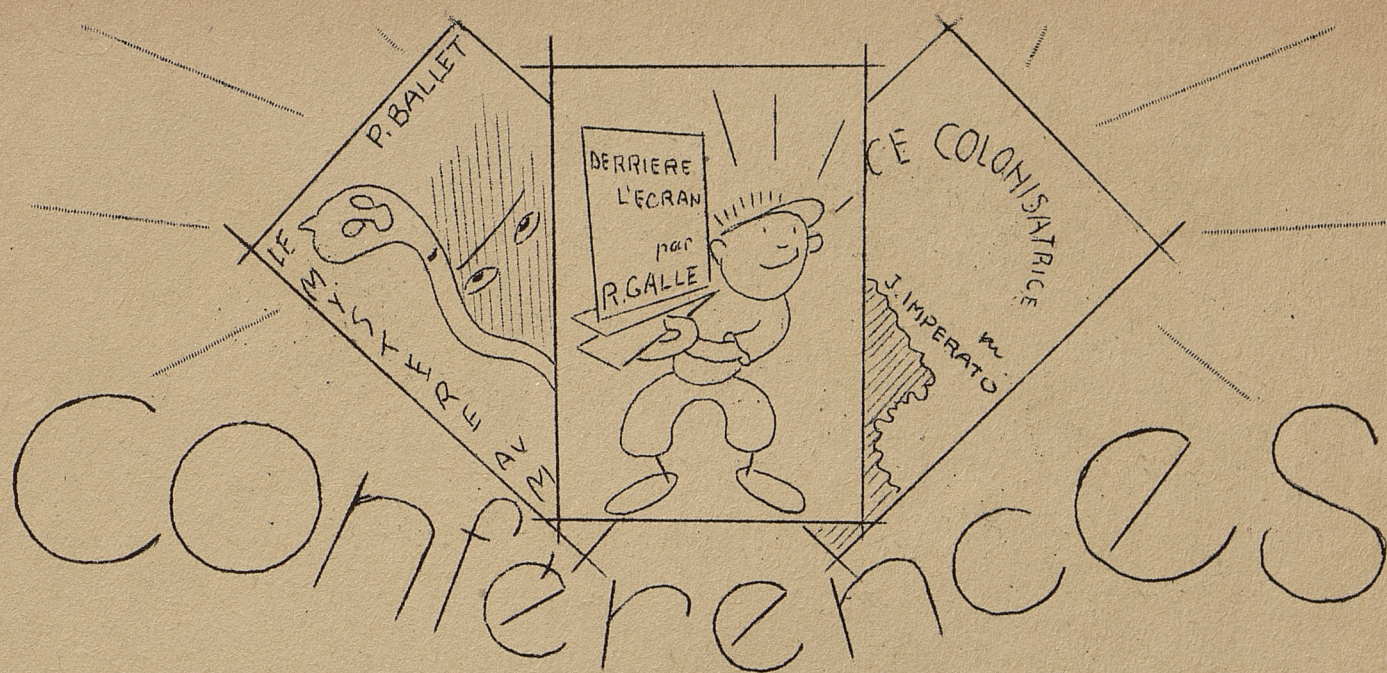
de tous les spectateurs. A son succès il faut joindre Y. Logari-dès, qui lui donne la réplique dans le rôle de l'infortuné Hubert.

Ce programme varié et abondant s'est joué chaque fois devant une salle comble.

Do-Dièze.



ROGER SAVARD



Le talent de nos conférenciers continue d'attirer un très grand nombre de nos camarades du Stalag. R. Galle nous a fait pénétrer dans l'intimité du monde cinématographique et donné un aperçu très vivant du travail qu'accomplissent "Derrière l'écran" metteurs en scène, artistes, opérateurs, et bien d'autres encore, qui concourent à la réalisation de films dont la plupart d'entres nous ne connaissent que la projection finale.

Des anecdotes, contées avec verve, pimenterent cette causerie agréable autant qu'instructive.



"La France Colonisatrice". C'est sous ce titre que J. Imperato nous a fait parcourir une partie de notre Algérie, le Département de Constantine, qu'il connaît très intimement. Nous avons traversé Philippeville, Bône, Sétif, Toggourt, Constantine, toutes villes que le génie colonisateur français a marqué d'une empreinte profonde. C'est à lui que le pays doit les améliorations continues apportées dans les domaines les plus divers, notamment la Santé Publique, l'Education Intellectuelle et Physique. Nous avons jeté un coup d'oeil rapide sur ses hôpitaux dotés d'un équipement des plus moderne et sur ses stades et piscines modèles où s'entraînent de futurs champions. Remercions J. Imperato de nous avoir mieux fait connaître l'admirable effort de notre pays outremer.



Une nouvelle conférence de R. Ballet traitait des "Mystères du Maroc". Il est difficile dans un simple compte-rendu de traduire le charme attachant de cette causerie semée d'aperçus originaux, pleine d'une finesse pénétrante et témoignant d'un sens aigu de l'observation ainsi que d'une connaissance approfondie de l'art indigène. C'est moins la belle réalisation française due à l'impulsion magistrale du Maréchal Lyautey que le conférencier a voulu nous montrer, que le respect de notre colonisation pour cette multiplicité de traditions qui sont tout l'attrait de ce pays.

Les descriptions de Casablanca, de Rabat, de Marrakech, de Meknès, ne captivèrent pas moins notre attention, et nous avons pu nous croire pendant quelques instants transportés au sein de cet étrange Pays du Maghreb que beaucoup ont approché peut-être, mais dont bien peu ont pu saisir, comme l'a fait R. Ballet, le sens vrai, profond.

Les applaudissements chaleureux qui saluèrent la fin de cette conférence témoignent mieux que nous ne saurions le faire, du succès qu'elle a obtenu.

Poju

L'HOMME QUI LE COMPRENNAIT LE LANGAGE DES BÊTES

D'APRÈS UN CONTÉ CHINOIS

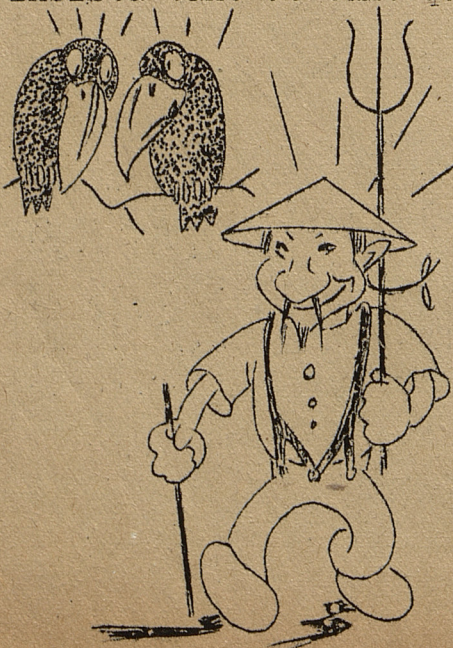
Il était une fois un pauvre laboureur qui faisait brûler des herbes dans son champ, quand il aperçut un serpent qui se tordait dans la flamme et allait périr. Il eut pitié de lui et du bout de son bâton le rejeta hors du feu. "Tu m'as sauvé la vie" lui dit le serpent, "que puis-je pour toi ? Je suis puissant car mon père est le Roi des reptiles." Le laboureur ayant réfléchi un instant, lui répondit : "Je souhaite comprendre le langage des bêtes." - "Il ne m'est pas possible d'exaucer ce vœu, dit le serpent, mais je vais te conduire à mon père qui peut-être pourra te satisfaire."

Le Roi des serpents, après avoir chaudement remercié le laboureur, lui dit qu'il exaucerait son souhait. "Garde toi bien toutefois d'en rien dire, car si tu dévoilais ton secret à qui que ce soit, tu mourrais aussitôt." Le paysan accepta et s'en revint chez lui.

En longeant les prés et les bois, il entendait ce que les bêtes se disaient entre elles. Dans un champ de blé il aperçut deux corbeaux. Ils parlaient de lui et disaient : "Cet homme n'est qu'un niais sinon il saurait que là-bas, sous le premier arbre de droite, il y a un trésor caché."

Le paysan qui avait compris, nota soigneusement l'emplacement de l'arbre et à la tombée de la nuit il revint avec une pelle et une pioche pour déterrer le trésor qu'il emporta chez lui. Grâce à cette aubaine inespérée, il put agrandir sa ferme et ses jours furent heureux.

Or notre laboureur avait une femme, très curieuse et très bavarde comme le sont beaucoup de femmes. Elle passait chez ses voisines la plus grande partie de ses journées. Un jour il entendit le cheval qui disait à la jument : "Notre maîtresse serait bien ennuyée si elle était attachée comme nous" - "Pourquoi cela ?" demanda la jument. - "Eh bien ! parce qu'elle passe son temps chez ses voisines à bavarder." Notre homme éclata de rire à cette réflexion. Il rit si fort que sa femme l'entendit de la cuisine. "Qu'as-tu donc, lui demanda-t-elle, à rire ainsi tout seul ?" Mais il ne voulut rien lui répondre. Cependant elle insista tant et tant qu'il dut lui avouer que c'était là un secret et



qu'il ne pouvait le lui révéler sous peine d'en mourrir. "Qu'importe, reprit la curieuse, je veux le savoir." Notre paysan poussé à bout, finit par se résigner, et ayant fait creuser un grand trou, il descendit. Mais au moment où il allait parler, il vit auprès de lui un coq et un canard qui bavardaient ensemble. Il voulut entendre une dernière fois leur langage. "Que l'homme est donc faible, disait le coq, moi j'ai deux cents femmes et elles m'obéissent toutes, lui, n'en a qu'une et il n'arrive pas à la mâter." Ces paroles furent un trait de lumière pour le paysan qui sortit bien vite de son trou, alla prendre une bonne trique et en menaça sa femme tant et si bien qu'elle s'enfuit et ne se mêla plus désormais de ce qui ne la regardait pas.

Roger Marchand.

que
raconte...
C'est toujours

Un jeune ménage pauvre, mais honnête; les fins de semaines sont dures, mais la timidité garde les époux des dettes de quartier, on s'arrange.

Or un soir Monsieur entre et dit:

- Chérie, nous aurons un invité demain soir, un vieux camarade, il peut m'être très utile, fais ton possible pour bien le traiter.

- Mais, Chéri, comment veux-tu que je fasse ? C'est demain le 29, je n'ai plus rien.

- Il faut ce qu'il faut, décide Monsieur, débrouille toi.

- Mais je n'ai plus que des lentilles.

- C'est peu, c'est vraiment peu.

- Je pourrai faire un potage, des lentilles, un peu de fromage, c'est tout.

Monsieur pense profondément, vide ses poches, puis:

- Avec cela, arrange toi pour un entremets, et puis voilà comment nous ferons. Après le potage, je te demanderai: Que nous donnes-tu maintenant ? - Tu diras: un cassoulet. - Un cassoulet, dirai-je, oh ! mon cher, ma femme réussit le cassoulet d'une façon merveilleuse. Tu te lèves, tu vas à la cuisine, tu prendras la terrine de cassoulet...

- Mais...

- Attends, à ce moment, un bruit de vaisselle cassée, tu rentres, consternée, tu annonces: Oh ! j'ai laissé tomber le cassoulet ! Tu es désolée, on te console, et tu nous sers les lentilles.

- Chéri, tu es merveilleux !

Le lendemain, l'invité est là, on mange le potage; il est très bon, puis, dégagé, Monsieur demande:

- Que nous donnes-tu maintenant ?

- J'ai fait un petit cassoulet, répond Madame.

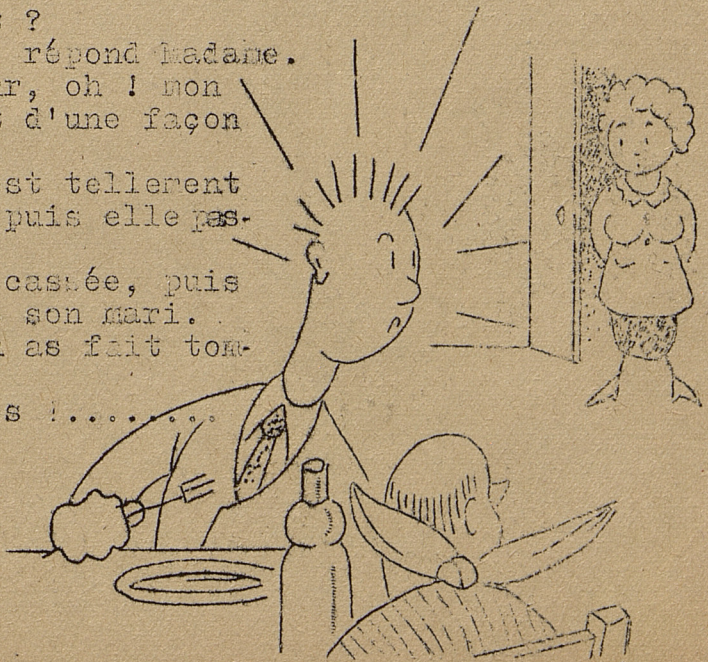
- Un cassoulet, reprend Monsieur, oh ! mon cher, ma femme réussit le cassoulet d'une façon merveilleuse.

- Je ne sais trop si celui-ci est tellement bon, répond modestement Madame, puis elle passe à la cuisine.

À ce moment, bruit de vaisselle cassée, puis Madame rentre consternée et regarde son mari.

- Je parie, dit celui-ci, que tu as fait tomber le cassoulet.

- Non, dit Madame, les lentilles !.....



NOS GRANDS COLONIAUX



FAIDHERBE

Louis-Léon-César Faidherbe est né à Lille en 1818. Elève à l'École Polytechnique puis à l'École d'Application de Metz. Il combat avec Bugeaud en Algérie. Après un voyage à la Guadeloupe, il est nommé commandant en 1854 et Gouverneur du Sénégal. Il organise la colonie, fait la conquête des deux rives du Sénégal, dirige les expéditions du Fouta-Djallon et du Bas-Niger, crée le port de Dakar, embellit Saint Louis. Il repart en Algérie en 1861 pour revenir au Sénégal comme général en 1863. Il le quitte pour raisons de santé en 1875 et prend la subdivision de Bône en Algérie. En 1870, il commande l'Armée du Nord, remporte les victoires de Pont-Myelles et de Spaume, est obligé de reculer à Saint-Quentin, se retranche dans les places fortes du Nord et s'y maintient jusqu'à la paix. Élu député puis Sénateur du Nord, il est atteint par la paralysie et meurt en 1889 à Paris.

Avec la colonisation du Sénégal on lui doit de nombreux travaux de géographie, de linguistique et d'ethnographie. Nommé Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, membre de l'Académie des Inscriptions, le Pays a fait de ce grand soldat, de ce grand colonisateur, des Funérailles Nationales.

suite de la page 3.

distribution, des cris de "Fermez la porte ! La porte..." et un lot choisi de noms d'oiseaux accompagnèrent une longue carcasse d'épou-vantail. Dédaigneux des sarcasmes, longeant la colonne, il n'apparut enfin dans toute sa splendeur.

C'était un grand escogriffe doté d'un nez insolent comme une étrave, la bouche largement fendue, l'oeil endormi, une tête à la Fernandel: un Fernandel échevolé. Avec ça moins vêtu que dévêtu, chemise débraillée, capote jetée sur les épaules, un accroc d'envergure à hauteur du genou droit, pieds nus dans des savates. Une allure martiale à vous dégouter un brigadier de l'Armée du Salut.

Et tandis que devant nous la rangée oscillait dans un balancement à donner le mal de mer, dominant de sa stature le moutonnement d'épaules et de crânes, il me parla d'une voix pâteuse, s'endormant à moitié au rythme lent de notre avance, et affant un bâillement à chaque arrêt.

- Cette bande de crevards, ils g... sans savoir pourquoi. Toi tu comprends j'aime pas attendre... (Tiens...) Plutôt que de rester là planté à poireauter deux heures pour espérer le jus, comme s'il n'y en avait pas pour tout le monde, je préfère arriver pour la distribution. Si tout le monde faisait comme moi...

Lui aussi veut que tout le monde fasse comme lui ! Les extrêmes se touchent décidément.

En butant dans mes talons, mon extrémiste interrompit mes divagations philosophiques. Je l'interroge:

- Qu'est ce que tu fais dans le civil ?

- J'étais coureur à pied d'abord.

- Et tu arrivais souvent le premier ?

- Non. Alors je me suis fait fakir extra-lucide. Je fais des horoscopes et je lis dans le marc de café.

Le marc de café...vous m'en direz tant !

ROMAN D'AMOUR ET DE PÉTROLE

RON VOYAGE MR. KORFF

HAROLD
PAR
BAUMGARDNER

ADAPTÉ PAR PH. AGULHON

A chaque instant le portier de l'hôtel Europa secouait négativement la tête.

- Je regrette, mais Mr Mills ne reçoit pas.

La porte flamboyait dans la lumière du soir qui traversait le hall... Mickey Mills à Berlin! Mills le magnat américain du pétrole! Mills qui brassait des millions en bourse.... Tous les gens qui passaient ce soir la porte de l'hôtel avaient une proposition à lui soumettre: quelque découverte, quelque affaire fantastique, au moins une idée qui, si on leur avançait le capital nécessaire, devait rapporter des montagnes d'or. Et ce Mills avait de l'argent! On leur répondait seulement qu'il n'était pas visible.

- Je suis attendu - Alcalá Bizaro.

- Señor Alcalá Bizaro, Buenos-Ayres ?

Le portier lui indiqua l'appartement No 8, après avoir vérifié rapidement sur sa liste l'affirmation du visiteur.

Bizaro marcha vers l'ascenseur, il en descendit au premier, se dirigea vers une porte et frappa.

- Bonjour Mr Mills.

Il y avait dans l'inclinaison de son buste, à la fois de l'orgueil et du dévouement.

Mickey Mills était assis derrière une grande table au milieu de la pièce. A droite et à gauche deux téléphones. Son gros visage aux yeux rusés était tourné vers Bizaro, ses mains reposaient sur la table, de lourdes mains énergiques d'homme d'action. Il répondit à la salutation du visiteur avec bienveillance.

Bizaro jeta un coup d'oeil alentour et salua également l'homme qui se tenait près du mur.

- Mr Korff, mon futur gendre, présenta rapidement Mills. Je désirerais bien savoir ce que vous avez à nous dire ?

Michel Korff se laissa tomber dans un fauteuil et croisa les jambes. une courte pause s'en suivit, pendant laquelle le regard de l'Argentin allait de l'un à l'autre.

- Êtes-vous décidé Mr Mills ? demanda-t-il soudain.

Mills se leva et se mit à arpenter la pièce pensif.

- Du pétrole en Argentine ?

- En grande quantité, et dans une contrée jusqu'alors inexplorée.

Nette et tranchante fut la question de Korff.

- Où ?

- Dans une ferme retirée.

- Et cette ferme appartient ?

Bizaro sembla gêné pour répondre et se tournant vers l'homme assis immobile dans le grand fauteuil :

- Vous ne pouvez pas exiger que je découvre mes cartes avant de savoir si notre affaire se poursuivra jusqu'au bout.

Une étincelle de moquerie brilla dans les yeux de Korff.

- Ce sont de vieux trucs, Señor Bizaro. Qu'y-a-t-il au fond de cette histoire ?

Quelques secondes Bizaro parut décontenancé, mais il reprit vite son assurance :

- J'ai la certitude qu'il y a beaucoup de pétrole dans cette hacienda.

Il tira de son gilet un étui à cigarettes

- Comment se porte Miss Mills ? J'ai eu le plaisir de la rencontrer lors de notre dernier entretien.

- Ma fille est sortie.

La voix de Mills sonnait calme, mais ses mains trahissaient son agitation. Il jeta un regard rapide à Korff pour voir si la question de l'Argentin au sujet de Gloria lui avait déplu. Mais celui-ci ne laissait rien paraître sur son honnête visage : ses yeux gris et sérieux soutinrent le regard de son futur beau-père qui reprit, s'adressant à Bizaro :

- Nous irons plus loin dans cette affaire. A qui appartient l'hacienda que vous voulez nous vendre ?

- A moi, Mr. Mills ! Cela va de soi, répondit Bizaro impassible.

Les lèvres de Mills se détendirent en un sourire incrédule.

- Alors nous ^{nous} reverrons bientôt. J'en parlerai avec Mr. Korff. Veuillez être assez aimable pour revenir demain.

Bizaro regarda sa montre.

- La même heure vous conviendrait-elle, Messieurs ?

- D'accord. Au revoir Señor.

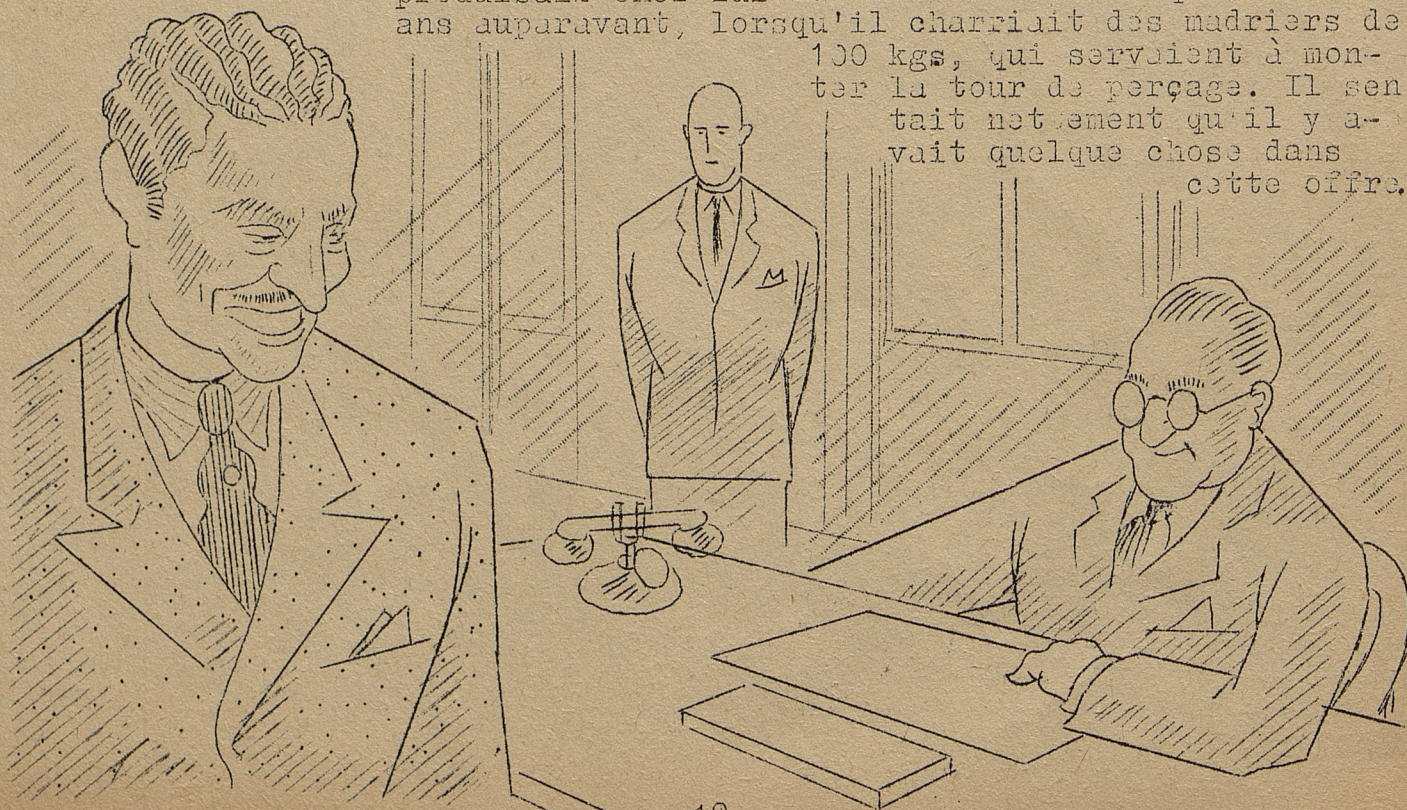
La porte se referma derrière lui.

- Alors Michel, tu l'as vu, qu'en dis-tu ?

- Escroc, je pense. Et toi ?

- Je ne sais pas encore. J'espère que non.

Mills serrait les poings ; comme toujours il brûlait d'une fièvre ardente quand il entendait parler de pétrole. Ce mot produisait chez lui la même excitation que trente ans auparavant, lorsqu'il charriait des madriers de 100 kgs, qui servaient à monter la tour de perçage. Il sentait nettement qu'il y avait quelque chose dans cette offre.



Michel Korff dressa son long corps musclé un peu maigre :

- Je vais sortir un peu. Gloria n'a laissé sé en plan.

- Elle est sans doute allée chez quelque modiste.

Mills se rassit à sa table en évitant le regard de son futur gendre.

Michel avait déjà gagné la porte :

- Tu salueras bien Gloria au cas où elle rentre avant moi. J'étais flâner un peu dans Berlin. Depuis dix ans, il me semble que j'ai tout oublié.

Il se trouvait maintenant dans la rue. C'était le soir. La capitale s'allumait. Korff enfouit ses mains dans les poches de son pardessus. - Dommage cette soirée perdue ! - Chaque soir, sans Gloria n'était-elle pas perdue ?

Berlin ! Un flot de souvenirs montait en lui tandis qu'il marchait sous les tilleuls. Jeune homme sans fortune, il avait quitté l'Allemagne. Ses débuts pénibles là-bas. Il avait entendu hurler le vent au Cap Horn, chassé en Amérique dans les marécages infestés de fièvre, accompli des actes qui exigeaient à chaque instant le plus mâle courage. Enfin il était parvenu à entrer dans le consortium Mills. Puis vint Gloria, Gloria avec ses cheveux aux reflets d'argent... Une vive jalousie qui prenait la forme d'une piquante inquiétude s'empara de lui. C'était comme si ses pieds ne tenaient plus à ce sol qui était pourtant sa patrie.

Que vais-je faire maintenant, pensa-t-il ? Soudain il revit le plat sourire de Bizarro. Quel individu antipathique est cet Argentin ! Mills n'aurait pas dû s'engager vis-à-vis de lui ; mais Mills était ainsi. Chaque fois qu'il entendait le mot PETROLE, il mordait à l'appât... Quant à lui Korff, il chercherait à bluffer l'Argentin.

Il hêla un taxi et donna l'adresse de l'hôtel où était descendu Bizarro. Au moment où il allait y pénétrer, il remarqua une jeune femme qui le précédait. Elle portait un long manteau avec un col de fourrure. Vraisemblablement l'une de celles à qui les soucis de l'existence étaient éparpillés.

Elle s'arrêta, se retourna, semblant chercher quelque chose. Il la vit alors de face. Ses traits étaient d'une mobilité nerveuse, le teint brun, la bouche trop grande pour être belle était fière et passionnée. Un instant leurs regards se croisèrent. Celui de la jeune femme révélait une âme forte et personnelle. Elle se retourna et disparut à l'intérieur de l'hôtel.

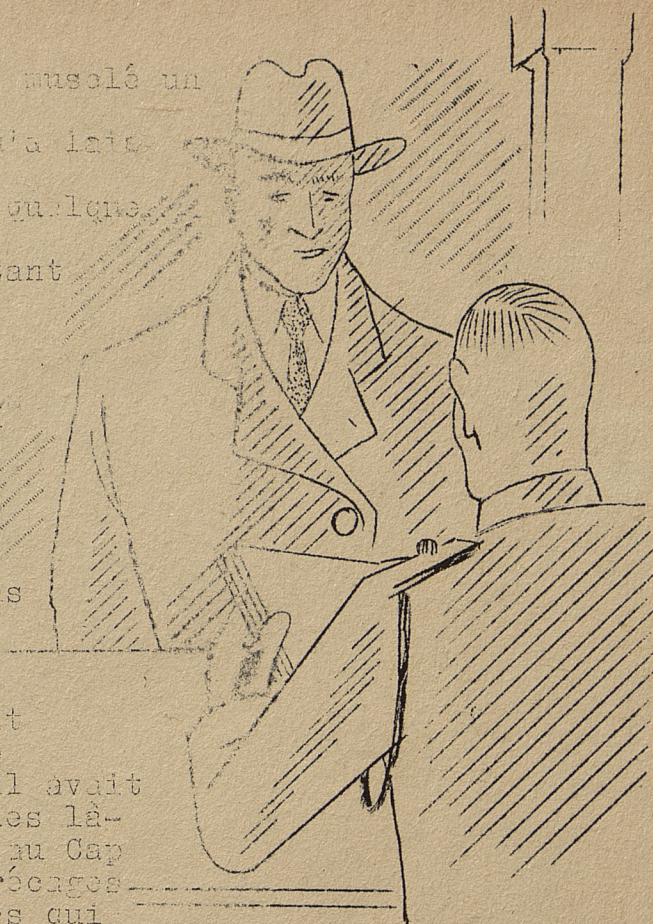
Korff entra à sa suite dans le hall. Il était désert, à l'exception de quelques personnes assises dans des sièges profonds. C'était l'heure des théâtres et des cinémas. La jeune femme avait disparu. Michel s'adressa au concierge :

- Je désirerais parler à Mr. Bizarro, appartement 394.

- Señor Bizarro ? Je crois qu'il est chez lui. Dois-je donner un coup de téléphone ?

- Non, merci, Señor Bizarro m'attend.

Il monta lentement l'escalier. Le monsieur logeait vraiment haut. Et pour quoi ici dans l'ouest, alors qu'il savait que Mickey Mills était descendu "Unter den Linden" ? Korff frappa, attendit une réponse. La porte s'entr'ouvrit. Il voulut parler, mais les mots moururent sur ses lèvres. Une jeune femme le regardait avec des yeux perçants. C'était la femme qui marchait devant lui quelques instants auparavant. Michel recula d'un pas. Il éprouvait un sentiment pénible :



- Pardon ! Excusez moi...C'est à Señor Bizaro que...
Elle rit précipitamment et lança avec une moue moqueuse :

- Señor Bizaro ne reçoit pas...Comprenez-vous ?
Ces paroles lui firent mal sans qu'il sut pourquoi.

- Je comprends, dit-il d'un air embarrassé.

La porte claqua et le No. 394 étalait à nouveau devant lui ses chiffres d'or.

L'ascenseur descendait, il le prit...Drôle de type ce Bizaro pensa-t-il. Korff s'assit dans le hall. Mr. Bizaro avait une visite....S'il téléphonait à Gloria ? Mais elle n'était sûrement pas chez elle. Quelques instants, il eut envie de rester assis là et de s'abandonner au cours de ses pensées...La jeune femme là-haut dans l'appartement 394.. Les cheveux blonds d'argent de Gloria...Le visage intéressé de Mickey quand il traitait avec Bizaro...Il voulait ce soir encore atteindre cet Argentin ! Mills brûlait à l'idée du pétrole. Le mieux était d'aller au restaurant de l'hôtel pour y dîner; après, il pourrait bien demander à nouveau si Bizaro pouvait le recevoir...Il se leva. Des garçons s'empressèrent. Michel Korff marcha droit devant lui, traversa la grande salle. Le garçon tira les portières rouges qui séparaient celle-ci d'un petit salon. Un éclat de rire joyeux fusa. Michel se tourna rapidement vers sa gauche; ses yeux papillotèrent un instant...

- Bonsoir Gloria !

A grands pas il s'approcha de la table où elle était assise. Son visage oval et fin lui souriait sans le moindre trouble.

- Bonsoir Michel ! C'est chic que tu sois là ! Connais-tu Mr. Bizaro ? Il me semble que oui !

La souple stature de l'Argentin se dressa puis s'inclina. Ses yeux noirs exprimaient la plus accueillante amabilité.

- J'ai eu le plaisir de voir Mr. Korff chez Mr. Mills...Voulez-vous prendre place ?

Quelques instants
lui serra la gorge
yait Gloria
rêtant à sou

- Pour-
De sa

Michel resta bouche bée. La colère
ge. Comme en un mauvais rêve, il vo-
assise là avec cet homme, et s'ap-
per le plus agréablement du monde.
quoi restes-tu ainsi figé darling ?
main fine elle lissait ses cheveux.
L'Argentin était d'une demi-tête



plus petit que Korff.

- Je vous en prie, prenez ma place. J'avais avec Miss Mills une petite conversation d'affaires...

Michel s'assit. Ses yeux étaient menaçants.

- Je trouve cela curieux, dit-il sur un ton plaisant.

Bizaro sentait l'embaras de la situation.

- Miss Mills est ici sur le désir de son père.

- Tu n'es pourtant pas froissé, Michel ? Gloria lui décochait un sourire amusé. As-tu déjà diné ?

Sans attendre la réponse, Bizaro fit signe au maître d'hôtel d'apporter un troisième couvert. Sa main blanche et soignée versait le champagne.

- A une bonne entreprise, Mr. Korff ! Je souhaite que nous nous entendions rapidement.

En parlant allemand il roulait terriblement les r.

- Nous n'allons pas parler d'affaires maintenant, nous continuerons demain avec Daddy.

- Pour une fois si versée dans les affaires ? auparavant tu ne t'en souciais pas le moins du monde !

A ce moment le mince visage de l'Argentin s'approcha plus près de Gloria. Il lui servait les hors d'œuvres. Brusquement Michel lâcha la fourchette qu'il tenait à la main, tournant vers Bizaro des yeux ironiques.

- J'étais allé vous chercher dans votre appartement, Señor Bizaro, mais une jeune dame...

- Quelle jeune dame ? demanda Bizaro avec inquiétude.

- La jeune dame m'a répondu que vous n'étiez pas libre... c'est pourquoi je suis étonné de vous trouver dans la salle du restaurant.

Bizaro se dressa :

- Excusez un instant... il faut que je vois ce qui se passe là haut. Il disparut. Gloria souriait, toute captivée par cette histoire de voleurs.

à suivre...

Stalag V A
Le Commandant

le 6 Mai 1941

J'exprime aux prisonniers de guerre :

16705 V A	LALOUE, Constant	29356 V A	GANDEZ, Gilbert
16224 V A	VISSE, Lucien	27590 V A	GROSSE, Lucien
16568 V A	LAMIEL, Pierre	26613 V A	ROUMIEU, Abel
16606 V A	FFAFF, Roland	22332 V A	BOUDOIS, Maurice
16756 V A	ROUGEMONT, Vindisient	23933 V A	ODON, Louis
19569 V A	CORNIER, Pierre	F.St.133	12651 WILAND, Adolf
29369 V A	DIDIER, Charles Pierre	"- 133	3485 COURT, Alfred
29663 V A	MARCOLE, Jean		

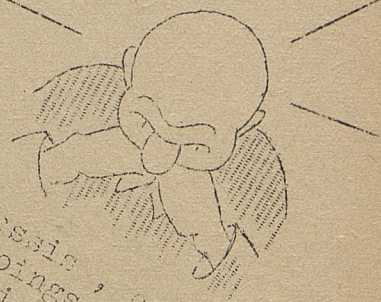
toute ma reconnaissance parcequ'ils ont par leur intervention courageuse sauvé la vie à des personnes allemandes.

A titre de récompense particulière j'ai fait virer au compte de chacun d'eux une somme relevante.

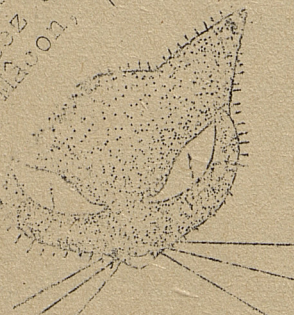
Erhr. v. Gùtlingen
Colonel et Commandant.

DISCRETION

...en allant un beau jour sur la Côte d'Azur
 Guitry et Jacqueline Delubac, bien sûr, couchette
 Irivent le train de nuit Caen - Paris, dans le train
 Assez vite, Jacqueline Delubac, regarda en sursaut
 Dans son premier sommeil, elle se passa-t-elle
 Allez, elle se retourna et regarda dehors, aussitôt
 Elle se dit : "On dit qu'il y a eu un accident"
 Elle se dit : "C'est assez drôle, on dit qu'il y a eu un accident"
 On peut dire l'ironie, on dit qu'il y a eu un accident



Elou est essie, courbé en a-
 vant, les poings au menton. Il
 blisse le visage. Son regard
 est fixe. Ses joues contractées
 s'empourprent. Le papier se
 ahane, il geint. Il pousse il
 pousse dans sa main. Allons,
 encore un effort ! Cela va
 venir en effort ! Cela va
 Ouf ! ... Et toc ! ... ann. petit
 mot tombe de sa plume.



SECRET

A	C	T	R	A	P	U		
F	I	A	T	E	M	L	R	
I	N	V	E	N	T	I	O	N
B	E	A	T	E	R	E	N	E
R	E	F	A	K	E	R	E	E
E	C	R	E	C	H	E	S	
U	A	D	R	I	E	N	E	
S	E	N	D	E	P	A	P	S
E	P	E	E	S	E	T	E	T

Exercions votre

Un industriel engage pour ses établissements
 un veilleur de nuit. Celui-ci est en fonction
 depuis quelque temps déjà, lorsque son patron
 annonce qu'il va partir pour un voyage d'affaires.
 Il doit prendre le lendemain à midi.
 Peu avant son départ, le veilleur va le trouver
 et s'efforce de le dissuader de son projet;
 il lui donne comme raison qu'il a fait
 la nuit précédente un rêve dans lequel le
 train que devait prendre son patron était
 victime d'une catastrophe qui faisait de nombreux morts.

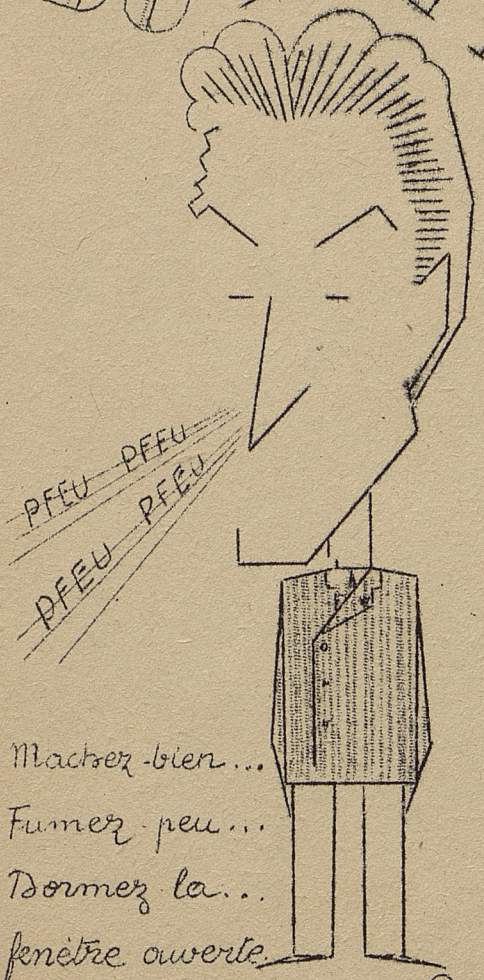
Après maintes hésitations, quoique fort sceptique, l'industriel cède aux objurgations pressantes de son employé, dont l'accent sincère l'impressionne, il décide d'ajourner son voyage jusqu'au lendemain.

Le lendemain matin il apprend par les journaux qu'effectivement le train dans lequel il devait prendre place a déraillé et que de nombreux voyageurs ont trouvé la mort dans l'accident.

L'industriel fait alors venir le veilleur de nuit. Il le remercie

DU DIANOCIT

MOIS CROISÉS III



Machez bien...
 Fumez peu...
 Dormez la...
 fenêtre ouverte.
 Devinez - qui ?...

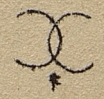
Horizontalement. I. Placés hors de la circulation. II. VIII horizontal (2) lui doit une fière chandelle. III. Habitantes du lieu qui vit naître Th. Gautier. IV. Instruments de musique. V. Termination d'infinif - Article. VI. Ancienne sorte de luth. VII. Résultats fréquents d'un passage à tabac - Commun à l'homme et au violon. VIII. Ce qu'est toute femme en ce monde - Héros du premier voyage sous-marin. IX. Dictèrent leurs dernières volontés.

Verticalement. 1. Augmentant l'intensité. 2. Un personnage en uniforme qui collecte de petits cartons de différentes couleurs. 3. Un mot que la guerre fit apparaître sur les murs de Paris et d'ailleurs - les Sagiens y voient le jour. 4. Se dit du gibier ramené par les chasseurs. 5. Mammifère Artiodactyle ruminant - Pronom. 6. Graminée - Conjonction. 7. Arrose Périgoureux - Ses mémoires font les délices des enfants. 8. Identique à VIII - Son antisémitisme le fit pendre. 9. Moitié d'hémisphère - Levant.

Raisonnement

et lui remet une gratification, mais en même temps il le congédie.

Pourquoi ?



Mr. Untel part en vacances et demande à son valet de chambre de lui faire suivre son courrier à une adresse donnée. Plusieurs jours se passent et Mr. Untel ne reçoit pas son courrier. Un beau matin, il reçoit cependant une lettre de son domestique ainsi conçue. " Je ne puis vous envoyer votre courrier car je n'ai pas la clé de la boîte aux lettres."

Mr. Untel répond que la clé de la boîte aux lettres se trouve dans le tiroir gauche de son bureau qui est ouvert.

Or Mr. Untel jusqu'à la fin de son séjour continue à ne pas recevoir de courrier, pourquoi ?

1	2	3	4	5	6	7	8	9	
		3							I
									II
									III
									IV
									V
									VI
									VII
									VIII
									IX

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

DU N° III

II

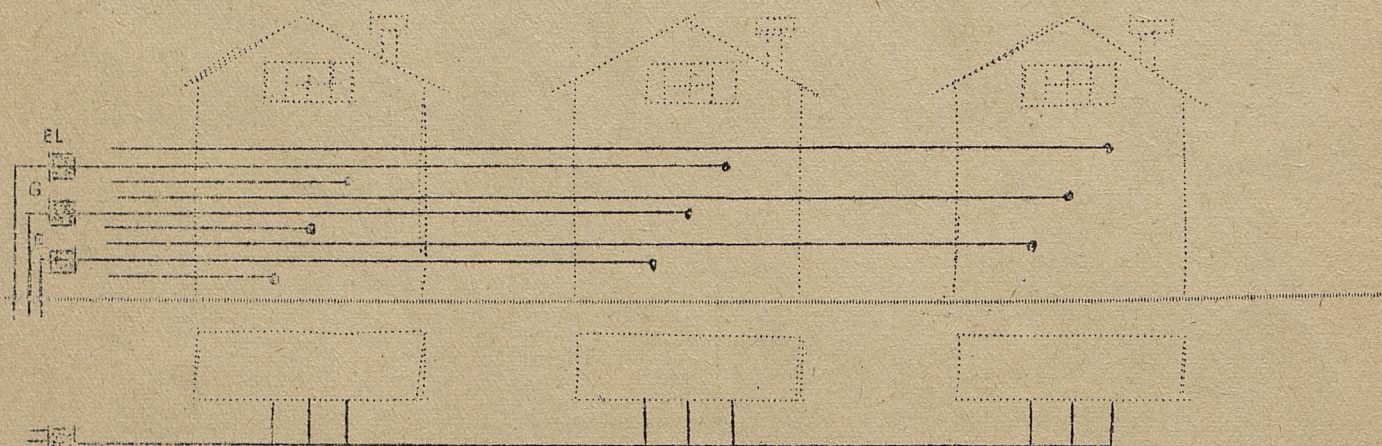
Regardons les trois volumes placés côte à côte. Le tome I à gauche, le tome III à droite et le tome II au milieu. La page 1 du tome I est à la droite de ce volume. La page 999 du tome III est à la gauche du dit tome III. Il n'y a donc entre la page 1 du tome I et la page 999 du tome III que l'épaisseur du tome II, soit 3 cms. La mite mettra donc 3 jours.

III

Le 2^{ème} jour, le nénuphar aura couvert la moitié de l'étang, puisque le 30^{ème}, en doublant, il couvrira toute la surface. Il faudra donc 29 jours aux deux nénuphars pour couvrir toute la surface de l'étang, chacun en ayant couvert la moitié dans ce temps.

IIII

Il n'y a qu'une solution. En faisant une épure descriptive (projection sur deux plans) on représentera les trois sources superposées. Cela donnera l'épure suivante :



Les conduites ne se croisent en aucun point, et des lignes qui se superposent ne se croisent point !

PETITES ANNONCES

PETIT COURRIER

TARIF: 1 p. de t. ou 10 rut. la ligne

TELLAB. Bar. II, voit tout, renseigne sur tout: cartomancie, rhabdomancie, astrologie, chiromancie. Son pendule prévoit tout, dates de libération fixées plusieurs années d'avance sans aucune erreur. Prix modérés, consultations gratuites à titre publicitaire jusqu'à la fin du mois.

NAPOLEON.- Non, ta valise ne m'intéresse pas; je préférerais des rustines pour réparer mes chaussettes.

BIBLIOPHILE.- Oui, je crois qu'il existe une édition originale des œuvres de Revardaud sur papier hygiénique.

CHRONIQUE AGRICOLE LES ENGRAIS

NOTIONS PRELIMINAIRES.-

Le sol est la partie labourable de la terre, sa profondeur est d'environ 25 à 35 cms.

Au point de vue physique, il se compose de sable, d'argile, de calcaire, de schiste, etc... suivant les régions et suivant qu'il y a prédominance de l'un ou de l'autre élément, on l'appelle sablonneux, calcaireux, schisteux, etc...

Au point de vue organique, le sol contient une certaine partie d'humus provenant de la décomposition de végétaux. Le terrain est dit "humifère" s'il contient au moins 10% d'humus.

Chimiquement, le sol contient 14 éléments destinés à donner la vie à la plante, ce sont l'azote, la potasse, l'acide phosphorique, la chaux, la magnésie, le fer, le soufre, le bore, etc...

La plupart d'entre eux existent en proportion suffisante dans le sol après une récolte, nous n'avons à les restituer que si l'analyse de la terre nous révèle le contraire.

En principe, 4 éléments sont à rendre au sol: l'azote, la potasse, l'acide phosphorique et la chaux. Nous pourrions y ajouter aussi la magnésie, élément nécessaire pour assurer un coloris parfait aux fleurs et aux fruits. (En vente dans le commerce sous forme de sulfate de magnésie ou de sulfate double de potasse et de magnésie.) La loi du minimum démontre que les différents éléments ne sont puisés par la plante qu'au

pro rata de celui qui se trouve le moins représenté dans le sol!

Ex.: il manque au sol 4 unités d'azote, 4 de potasse, et 6 d'acide phosphorique. Si votre mélange d'engrais contient dans l'ordre ci-dessus 2, 4, 6; la plante puisera 2 unités de potasse et 3 d'acide phosphorique. Le reste

sera perdu ou restera en réserve pendant un certain temps dans le sol ou bien se perdra dans les profondeurs du sous-sol.

C'est tout à fait la même chose qu'un fumeur disposant d'une pipe, d'une boîte d'allumettes et de 10 gr. de tabac; celui-ci disparu en fumée, si notre fumeur ne peut plus s'en procurer, la pipe et les allumettes ne lui seront plus d'aucune utilité.

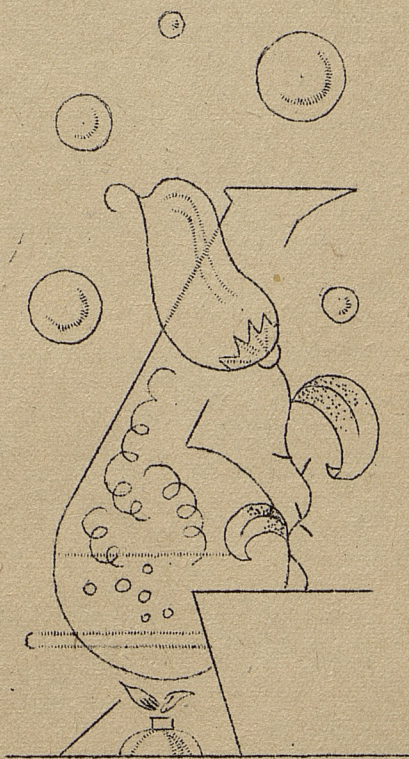
C'est donc un nonsens que d'employer un engrais simple restituant un seul élément. Il y a un sérieux avantage à donner au sol un engrais composé moyen du commerce ou com-

posé suivant l'analyse de la terre.

Certains sols sont dits alcalins ou acides suivant qu'ils contiennent une quantité plus ou moins forte de chaux ou d'acides; nous étudierons, dans un prochain numéro, les moyens de neutraliser ces terrains.

Dans les articles prochains, je traiterai la question des engrais azotés, potassiques ou phosphatés, ainsi que de l'amendement calcaire.

Agra



Je conserve en mon coeur l'image un peu naive
D'une église où j'allais prier, l'âme craintive,
Les vitraux tamisaient les rayons du soleil
Dont les reflets teintaient la voûte de vermill.
Et c'était une église où j'allais à dix ans
Raconter au Seigneur mes histoires d'enfant.
L'autel était petit, accueillant, et des fleurs
Le voilaient à mes yeux. Des statues de couleurs
Sur des socles d'azur souriaient doucement
Vous priant de venir bavarder un moment.
Dans tous ces Saints de bois j'avais plus d'un ami,
Mais je priais surtout Jeanne de Domrémy.
De toutes les statues ce n'était pourtant pas
La mieux réussie. Il lui manquait un bras,
L'argent de sa cuirasse arrachée par endroits,
Laisait apercevoir la matité du bois.
Et sur son oriflamme aux coloris pâlis,
Les ors des fleurs de lys étaient presque ternis.
Mais je ne regardais que l'ardeur de ses yeux
Qui parlaient de la France à quelqu'un dans les cieux.

Sainte Jeanne de France écoute un peu la voix
De tous ces exilés qui retrouvent la foi,
Garde-nous ces vallées constellées de hameaux,
Ces prairies de verdure où paissent les troupeaux,
Ces villages épars où, dans chaque foyer,
L'on attend le retour de quelque prisonnier,
Ce calme reposant des heures du matin
Que brise lentement une cloche au lointain.
Garde-nous ce trésor, conserve cette France,
Donne lui les raisons de notre longue absence,
Et dis-lui que bientôt nous serons de retour,
Nos drapeaux déchirés, mais avec notre amour.
Manot

CAMARADES DU CAMP ET DES KOMMANDOS, ENVOYEZ VOS COPIES
LA REDACTION DE " CAMP-CANS " STALAG V A INFIRMERIE
REMETTEZ LES A VOS CHEFS DE KOMMANDOS QUI TRANSMETTRONT